

## L'éthique de l'enfant au berceau dans l'œuvre de Rousseau ... MILLOGO Zézouma, YAMEOGO Issaka

*Soumission : 14/05/2025 - Acceptation : 22/08/2025*

**MILLOGO Zézouma**  
Université Joseph KI-ZERBO  
[millogozezouma72@gmail.com](mailto:millogozezouma72@gmail.com)

**YAMEOGO Issaka**  
Université Norbert ZONGO  
[issaka.yameogo@yahoo.fr](mailto:issaka.yameogo@yahoo.fr)

**Résumé :** En quoi l'approche de l'enfant dans l'œuvre de Rousseau est-elle singulièrement éthique dans la tradition pédagogique de l'humanité ? Quelle sont les vertus cardinales préconisées par l'éthique rousseauiste de l'enfant ? Cette contribution tente de répondre à ces questions en montrant que contrairement à ses prédécesseurs qui avaient une vision étriquée de l'enfance, Rousseau a inauguré une ère éducative qui fait du concept d'enfant le centre d'enjeux éthiques que doit promouvoir le pédagogue exemplaire. Avec cette vision révolutionnaire de l'enfant, la philosophie de Rousseau comporte une éthique de l'enfant au berceau susceptible d'éclairer les politiques éducatives actuelles. Elle est principalement axée sur une éthique de l'hygiène et de l'habitude, une éthique du jeu et du savoir et une éthique de la foi et de la compassion.

**Mots-clés :** Compassion, Éthique de l'enfant, Foi, Hygiène, Jeu

***Abstract:** Some what the child's approach in the work of Rousseau is she/it curiously ethical in the educational tradition of the humanity? What are the cardinal virtues recommended by the child's ethical rousseauist? This contribution tempts to answer these questions while showing that contrary to his/her/its predecessors who had an insular vision of the childhood, Rousseau inaugurated an educational era that makes child's concept centers it of ethical stakes that must promote the exemplary pedagogy. With the child's revolutionary vision, the philosophy of Rousseau includes the child's ethics in the cradle susceptible to illuminate the present educational policies. She/it is centered mainly on an ethics*

*of hygiene and the habit, an ethics of the game and the knowledge and an ethics of the faith and compassion.*

**Keywords:** *Compassion, Ethical of the child, Faith, Hygiene, Game*

### **Pour citer cet article**

---

MILLOGO Zézouma, YAMEOGO Issaka, 2025, « L'éthique de l'enfant au berceau dans l'œuvre de Rousseau », *Revue LES TISONS*, Numéro spécial, septembre, pp. 25-44.

### **Introduction**

Toute l'ingénierie éducative est bâtie autour de l'enfant. Très familier sous nos yeux, il se révèle être opaque lorsque nous tentons de le comprendre. Au départ, il semble n'avoir pas bénéficié de circonstances atténuantes. Il a été confondu à tort à un petit adulte qu'il fallait forcer à grandir. Chez les éducateurs, il y avait une certaine impatience et une certaine légèreté.

À certains égards, l'enfant apparaissait comme une propriété matérielle privée à régler suivant des préjugés donnés. Ceci est le fait de certains parents que Piaget critiquait en ces termes : « Il y en a des parents comme de toute chose : on en trouve d'excellents, mais il existe aussi de moins bons, contre la volonté desquels il est utile de pouvoir protéger l'enfant » (Piaget, 1988, p. 71).

Les parents sont les premiers éducateurs et ils ont un grand rôle à jouer. L'éducation des premières heures doit donc être sérieuse car, nous dit Rousseau, « le plus dangereux intervalle de la vie humaine va de la naissance à l'âge de douze ans. C'est le temps où germent les erreurs et les vices sans qu'on ait encore aucun instrument pour les détruire » (Rousseau, 1969, p. 159).

« L'éthique de l'enfant au berceau dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau » : tel est l'intitulé de la présente réflexion. L'éthique est la science de la morale qui à son tour est la science du bien et nous pensons que ses principes d'autonomie, de bienfaisance, de non-malfaisance et de justice sont indispensables en éducation, toute chose que révèle bien l'œuvre de Rousseau. Le problème réside dans la manière de prendre l'enfant dès les premiers moments et l'esprit qui va avec cette attitude.

En effet, quelle était l'appréhension réelle de l'enfant selon Rousseau ? Si nous sommes d'avis que l'enfant n'est pour rien dans tout le processus éducatif, quelles sont les valeurs insufflées par Rousseau, que les éducateurs doivent incarner, pour que règne enfin la quiétude enfantine ? L'approche éducative de Rousseau à l'aube de la vie humaine est-elle éthique et originale ?

L'analyse fait ressortir, d'abord la nécessité de dépasser la vision sommaire de l'enfant pour une appropriation de son être et pour un guidage plus lucide à partir d'Émile. Ensuite, elle détermine quelques valeurs à promouvoir par l'éducateur qui, au sens du gouverneur, sont indispensables pour une éducation sérieuse. Elle expose enfin l'approche rousseauiste de l'éducation du berceau qui, au regard de sa dimension éthique, est une véritable source d'inspiration.

## **1. La nécessité de resituer le concept « enfant » sous l'Émile**

L'enfant a été longtemps malmené eu égard au carcan dans lequel il a été initialement placé. Heureusement, la posture d'Émile va diminuer cette torture. Ce point traite de l'évolution du concept enfant, des approches relatives et de l'orientation que Rousseau donne concernant l'identité de l'enfant.

### **1.1. De l'identité de l'enfant avant Émile**

Le regard que les Anciens portaient sur l'enfant était quelque peu sommaire. Il eut assez de considérations à l'égard de ce dernier. Pour Raymond Toraille, Guy Villars et Jean Ehrhard, parlant de l'enfance, « pendant longtemps, elle fut considérée comme une sorte de phase d'engourdissement larvaire dont l'enfant par dressage et adaptation naturelle, sortait progressivement pour parvenir à l'état d'homme » (Toraille et *al.*, 1972, p. 20). Le mot enfant dérive du latin « *infans* » qui signifie « celui qui ne parle pas » (Dekeuwer-Defossez, 1991, p. 3). C'est l'adulte qui imagine et décide de ce qui est bien pour lui. Les questions relatives à l'intérêt de l'enfant sont récentes.

Il faut relever que l'enfant n'a pas toujours bénéficié du respect qu'on lui doit aujourd'hui. Sous l'impulsion des philosophes des *Lumières* avec Rousseau comme figure de proue, cette posture d'adulte en miniature sera combattue, ce qui contribuera à l'amélioration de sa situation. Avant que les lois internationales

comme la CIDE ou CDE, la Convention relative aux Droits de l'Enfant adoptée le 20 novembre 1989 par l'Assemblée Générale des Nations Unies, entrée en vigueur le 02 septembre 1990 comme loi internationale et au Burkina Faso depuis le 30 septembre 1990, il a fallu Eglantyne Jebb pour sonner le glas des mauvais traitements de l'enfant. En fondant « *Save the children Suisse* », la philanthrope britannique rédige en 1923 sa déclaration des droits de l'enfant qui a servi de base pour la convention des nations unies relatives aux droits de l'enfant. La situation de l'enfant a bien changé et on incrimine de plus en plus les droits de l'enfant qui semblent aux yeux de certains être à l'origine de la crise de l'éducation aujourd'hui à cause d'une sorte de laisser-aller qu'ils induisent.

Des préjugés de toute nature entouraient l'enfant, d'où la consécration des châtiments corporels et les violences de toutes sortes de peur qu'il ne se dresse contre les adultes. La Bible dit : « Fais-lui courber l'échine pendant sa jeunesse, meurtris-lui les côtes tant qu'il est enfant, de crainte que, révolté, il ne te désobéisse et que tu n'en éprouves de la peine » (Segond, 2010, Ecclésiastique chapitre 30, verset. 12). Voilà ce qui faisait de l'enfant un être à esprit rébarbatif qu'il faille dompter.

## 1.2. Des pratiques éducatives avant *Émile*

Ayant consacré l'enfant comme un adulte en miniature susceptible de se rebeller qu'il faut forcer à grandir, on a adopté une pédagogie qui ressemblait bien au dressage digne des animaux. Non seulement on n'était pas trop méthodique, mais il y avait aussi de la brutalité.

D'abord pour soi-disant le socialiser, il fallait d'une part gaver l'enfant de bonne heure de connaissances, de préceptes indigestes, un moralisme contre lequel Rousseau s'insurgera et d'autre part, comme l'animal le contraindre à notre guise. En pensant à sa misère d'enfance suite à de tels traitements, Saint Augustin s'écriait : « O Dieu, mon Dieu, quelles misères, quelles déceptions, n'ai-je pas subies, à cet âge, où l'on ne me proposait d'autre règle de bien vivre qu'une docile attention au conseil de faire fortune dans le siècle » (Augustin, 2013, p. 9).

Tout enfant s’attendait déjà à une certaine torture et les aînés ne manquaient pas de donner l’avertissement. S’inspirant du proverbe égyptien selon lequel « l’oreille de jeune homme se trouve sur son dos : il écoute quand on le bat », il fallait rougir les fesses, déchirer le dos pour l’amener à s’exécuter dans une ignorance totale, tout cela pour satisfaire les desiderata des parents et de la société. Chaque famille voulait se gargariser d’avoir mis au monde un enfant obéissant. Ainsi, le sort de l’enfant était scellé à l’avance. Il était condamné à passer par des moments difficiles. Nul ne sait combien d’enfants ont périés de cette extravagance.

Ensuite, l’enfant était tenu de suivre la vocation que ses parents choisissaient pour lui comme ce fut le cas pour Martin Luther de la révolution protestante pour qui les parents préparaient la fonction de magistrat et pour Neil Perry dans *Le cercle des poètes disparus*. Le père de ce dernier ignorant sa vocation propre, voulut qu’il soit médecin ou rien. Les choses se termineront en drame. Dans ce roman, l’approche libérale du nouveau professeur John Keating heurta la devise sévère du doyen Mr. Gale Nolan, l’incarnation même de la tradition, « Tradition ! Honneur ! Discipline ! Excellence ! » (Kleinbaum, 1990, p. 7). De telles velléités de définir à l’avance l’avenir de son fils sont toujours présentes de nos jours avec toute sorte de slogan. Chacun souhaite que son enfant deviennent juge, économiste et que sais-je encore, oubliant les questions de vocation et de complémentarité des différents domaines de la vie.

Après avoir montré longtemps que le bureau est la meilleure fonction, on s’étonne aujourd’hui que les jeunes ne soient plus prêts pour retourner à la terre ou dans l’atelier qu’ils trouvent salissant. L’on voudrait voir à travers les pas d’un enfant, l’empreinte d’une famille donnée reflétant une société ou une culture donnée dans une rigidité oublieuse de la nature complexe et concentrée de l’homme. Une telle posture semblait occulter la remarque suivante d’Edgar Morin : « Chacun contient en lui des galaxies de rêves et de fantasmes, des élans inassouvis de désirs et d’amours, des abîmes de malheur, des immensités d’indifférence glacée, des embrasements d’astre de feu, des déferlements de haine, des égarements débiles, des éclairs de lucidité, des orages déments [...] » (Morin, 1999, p. 29).

L’homme est un condensé de potentialités indéfinissables. Décider à l’avance est une sorte de déshumanisation. C’est écorcher

violemment l'humanité. Il est impérieux de prendre conscience de la nature humaine ainsi décrite par Morin afin de gagner plus en dignité humaine.

Enfin, pour couronner le tout, une éducation différenciée non favorable à la gent féminine était en place depuis le berceau. La femme semble être l'éternelle reléguée ou oubliée dans l'histoire de l'humanité. La phallocratie ne date pas d'aujourd'hui. Les germes se trouveraient dans l'histoire ancienne de l'humanité. Simone de Beauvoir a même fait de cette situation son combat personnel. Sa scansion suivante est bien connue : « On ne naît pas femme : on le devient [...]. C'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin » (De Beauvoir, 1947, p. 7).

Dès les premières heures, la fille et le garçon n'étaient pas accueillis de la même manière. On ne réservait pas le même sort aux deux si bien que l'homme tombait dans un malaise lorsque sa femme ne lui donnait rien que des filles. Ces attitudes bien que velléitaires de nos jours, existent encore. Dans cet élan, éduquant le garçon à la bravoure et à la témérité, on cajolait la jeune fille, on la préparait à la mollesse, à la soumission à un éventuel mari, à la coquetterie comme le disait Rousseau.

S'agissant de la fille, Simone De Beauvoir indiquait que « dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée » (De Beauvoir Simone, 1947, pp. 7-8). Pendant ce temps on dit au garçon : « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse [...]. Un homme ne se regarde pas dans les glaces [...]. Un homme ne pleure pas » (De Beauvoir, 1947, p. 10).

On musclait le garçon et ramollissait la fille la préparant à une dépendance éternelle. Les textes sacrés n'en disent pas moins. Dès le berceau, la soumission de la femme au garçon est actée sur la base de versets bibliques interprétés et orientés à souhait à son encontre. Dans Genèse (2. 22), on peut lire : « Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena » (La Bible, 1975, p. 21). De là, la femme était déjà mise au ban de la société, mise au service, à la disposition de l'homme. Ses potentialités ont été tuées par les dispositions théologico-sociales.

### 1.3. La nouvelle approche de l'enfant insufflée par Rousseau

*L'Émile ou de l'éducation*, publié en 1762 à Paris par le citoyen genevois Jean-Jacques Rousseau, a secoué le cocotier de l'éducation et révolutionné les habitudes à la manière copernicienne. Dans le livre I consacré aux enfants de zéro à cinq ans et le livre II, à ceux de cinq à douze ans, on retrouve une véritable éthique de l'enfant, une approche inédite digne d'intérêt. Grâce à lui, le regard sur l'enfant va changer. Les stéréotypes et autres clichés estropiant l'enfant seront mis à rude épreuve, ce qui conduira nécessairement à une nouvelle approche pédagogique.

D'abord, il va commencer par montrer qu'on ignore tout de l'enfant. La première tâche de l'éducateur dans ce sens serait d'apprendre à connaître l'enfant. Sa formule célèbre est : « Commencez par étudier vos élèves ; car très assurément vous ne les connaissez point » (Rousseau, 1969, p. 139).

Des enfants, Alain, contemporain de Rousseau affirmait : « Ce peuple est mal connu » (Alain, 1986, p. 33). C'est pourquoi il a entrepris une déconstruction de cette approche de l'enfant. Il va d'abord montrer qu'on le confond à tort à l'adulte. « On cherche toujours l'homme dans l'enfant sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme » (Rousseau, 1969, p. 78). Pour lui, l'enfant a sa nature propre, « il faut considérer l'homme dans l'homme et l'enfant dans l'enfant » (Rousseau, 1969, p. 139).

Il est un être spécifique dont le développement ne doit être brusqué. Il devient un être à suivre attentivement, à surveiller comme de l'huile sur le feu en vue de le comprendre et le guider. Rousseau avait bien vu car de nos jours les nombreuses déviances semblent tirer leur source dans cette mécompréhension. On ne prend pas soin de comprendre les enfants, d'entrer dans leur logique et on oublie que le monde évolue avec les mentalités. L'éducateur au sens de Rousseau doit consacrer beaucoup de temps, tout le temps qu'il faut pour étudier l'enfant. Il doit épier tous ses mouvements pour découvrir les velléités de potentialités en germination pour ne rien étouffer. Cette attitude semble difficile à tenir de nos jours avec la course à l'argent. Soit on confie l'éducation de l'enfant, soit on l'abandonne à son sort.

Ensuite, sous son regard, c'est l'humanité qui est visée comme fin ultime à travers l'enfant. Il ne s'agit plus de décider à la place de l'enfant et le former pour une époque donnée, mais de viser à travers l'enfant, l'humanité même. Les Anciens prédéfinissaient à l'avance l'avenir de leur progéniture et le type d'homme à réaliser était connu. Il fallait former des hommes passifs, obéissants, sans aucune individualité, noyés dans la collectivité. C'est ainsi qu'à Sparte, on enseignait l'art de la guerre et dans la plupart des contrées, les filles étaient rares à l'école et n'y restaient pas longtemps parce que le foyer les attendait. Voici ce que Rousseau préparait pour Émile : « Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre : il sera premièrement homme » (Rousseau, 1969, p. 88). Cette vision aboutit enfin de compte à la consécration de la liberté comme indispensable à la réalisation d'une humanité accomplie.

La pédagogie libertaire pédocentriste de Rousseau a eu pour mérite de sortir l'enfant d'une souffrance inouïe qui commençait depuis le berceau et qui justifiait les préjugés d'antan entourant sa personne. Avec lui, éducateurs et éduqués peuvent désormais se frotter. L'éducateur devient « un gouverneur ». L'éducateur gouverneur est très proche de l'enfant, il partage ses amusements en vue de bien le guider.

Nous savons que jusqu'aujourd'hui dans certaines localités, le maître et l'élève ne se frottent pas, ce qui constitue un véritable obstacle pour l'éducation. Avec lui, c'est le concept de maître-camarade de Jakob Robert Schmid qui était en inauguration. « Nous voulons enfin vivre, commencer à vivre fraternellement avec les enfants à l'école. Nous ne voulons pas seulement les instruire, pas seulement travailler avec eux : nous voulons vivre avec eux en vrais camarades » (Schmid, 1971).

Pour Rousseau, tout commence dès la naissance. Il n'est plus question de l'étouffer et le priver de mouvements si l'on veut qu'il se développe bien. Rousseau indique que « les pays où l'on emmaillote les enfants sont ceux où fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute pièce » (Rousseau, 1969, p. 90).

Ainsi, après le forfait, après avoir estropié l'enfant, on se retrouve avec des infirmes qu'il faut éduquer pourtant « tout est bien, sortant

des mains de l'auteur des choses [...] » (Rousseau, 1969, p. 81). L'homme finit par tout détruire selon l'auteur de l'Émile. En refusant la liberté à l'enfant, on finit par le crisper dans la fausse sagesse de l'obéissance forcée. Chaque parent devrait être un véritable gouverneur. Il ne s'agira plus de comprimer, de brutaliser mais de se mettre entièrement au service de l'enfant. Le fils est désormais libre de choisir ses goûts mais dans les limites du raisonnable, de ce qui est valorisé. C'est pourquoi, tout éducateur doit incarner les valeurs cardinales promues.

## **2. Les vertus cardinales de l'éthique rousseauiste de l'enfant**

L'approche éducative de Jean-Jacques Rousseau des premiers moments de la vie humaine est originale et profondément éthique. Il recommande de surveiller l'enfant en pleine liberté pour ne rien étouffer, pour que germent toutes les potentialités, pour le retrouver tout entier. Il encourage ici l'entretien pour l'enfant au berceau, les soins en vue de le rendre robuste, autonome et d'assurer une personnalité décomplexée. Au cœur de l'éthique de l'enfant chez Rousseau se conjuguent les enjeux majeurs tels les soins à garantir à l'enfance, l'autonomie et la personnalité de ce dernier.

### **2.1. Une éthique de l'hygiène et de l'habitude**

La prime enfance, période initiale de l'existence humaine est très délicate dans le développement de l'enfant. C'est une étape où l'enfant a besoin d'assistance. Il ne communique avec son monde qu'avec ses sens. Son langage n'est pas encore articulé. Il est impérieux que l'on prenne bien soin de lui.

Tout d'abord, il faut qu'il reçoive des soins adéquats en lien avec l'hygiène, l'alimentation et la literie. Assurer les soins d'un enfant requiert des dispositions non seulement hygiéniques mais aussi vertueuses. Le meilleur état d'esprit est cet altruisme et cette sagesse qui poussent l'homme à faire du bien pour l'autre de façon désintéressée. Que ce soit la mère ou la nourrice, l'hygiène et la bonté devront être de mise. Pour le Gouverneur d'Émile, « il faudrait une nourrice aussi saine de cœur que de corps [...]. Si elle est gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté son lait ; si elle est négligente ou

emportée, que va devenir à sa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni se défendre ni se plaindre ? » (Rousseau, 1969, pp. 109-110).

Pour le reste, il faut le laver proprement sans le blesser et suivant une méthode qui lui permettra de s'adapter à toutes les températures à commencer par l'eau tiède. Le processus doit être crescendo pour éviter la routine. Ainsi, il pourra à l'avenir se baigner avec n'importe quelle eau.

Pour ce qui est du régime alimentaire de l'enfant et de celle qui allaite, notre gouverneur avait déjà un penchant pour le régime végétarien. Il disait : « Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne sèvrerait point trop tôt, ou qu'on ne sèvrerait qu'avec des nourritures végétales, et dont la nourrice ne vivrait aussi que des végétaux ne fut jamais sujet aux vers » (Rousseau, 1969, p. 111). Il proposa des règles culinaires en ces termes : « Réformez les règles de votre cuisine ; n'ayez ni roux ni friture ; que le beurre ni le sel ni le laitage ne passe point sur le feu. Que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table » (Rousseau, 1969, p. 112).

Si l'on veut faire de la bouillie, il faut préférer la farine torrifiée. « Il convient de griller un peu la farine auparavant » (Rousseau, 1969, p. 128). Pour ce qui est de la literie, Rousseau est ferme, l'enfant ne doit être comprimé. Il faut garantir les dispositions, un endroit agréable pour son sommeil, ses moments de repos et de jeu. À propos, il affirmait : « Placez-le dans un grand berceau bien rembourré où il puisse se mouvoir à l'aise et sans danger [...]. Comparez-le avec un enfant bien emmaillotté du même âge, vous serez étonnés de la différence de leur progrès » (Rousseau, 1969, p. 114).

Il y a ensuite la question de l'habitude qui peut rapidement devenir une seconde nature et constituer un véritable boulet que Rousseau a tenté de lever. Il y a de bonnes habitudes certes, mais les mauvaises peuvent consacrer de mauvais préjugés, affaiblir la volonté et orienter l'enfant vers des déviances incorrigibles.

Pour Rousseau, il faut laisser la nature poursuivre ses œuvres sous un guidage éclairé, toute chose qui raffermira la volonté du petit poucet et le rendra maître de lui-même. De façon péremptoire, le gouverneur soutenait : « La seule habitude qu'on doit laisser prendre à l'enfant est de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus sur un bras que sur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à présenter une

main que l'autre [...] » (Rousseau, 1969, p. 118). Nous sommes au stade du développement des sens : la vue, le toucher, l'ouïe, le goût et l'odorat. Il faut refuser la routine et la fixité et aller à la découverte avec l'enfant dans la prudence.

Entre autres habitudes, il y a le courage qu'il faut cultiver et les fantaisies vestimentaires et culinaires pour lesquels il faut aussi observer une certaine prudence. Rousseau n'entendait pas qu'on forme l'enfant à la pusillanimité encore moins à la couardise. Il faut l'habituer à ce qui est effrayant pour qu'à l'avenir il ne se perde pas devant le moindre bruit. Il déclarait : « Les enfants élevés dans des maisons propres où l'on ne souffre point d'araignées ont peur des araignées et cette peur leur demeure souvent étant grands » (Rousseau, 1969, pp. 118-119). Au nombre de ces figures hideuses, il y a les masques, les crapauds, les serpents, les écrevisses, les coups de pistolets et de fusils, tout cela de manière crescendo, dans une gradation pour ne pas créer d'autres traumatismes qui surgiront peut-être à l'âge adulte.

Pour ce qui est des habitudes vestimentaires, appétits alimentaires, la régulation est indispensable. Rousseau s'offusque contre les mères qui aiment les couleurs d'un luxe fantaisiste de l'opinion. D'une manière générale, on tente de montrer son opulence à travers l'habillement de ses enfants. Pour lui, « on habille trop les enfants surtout durant le premier âge » (Rousseau, 1969, p. 210). Toutes les couleurs ne vont pas avec les enfants et c'est pourquoi il nous recommande les couleurs gaies comme le jaune, l'orange, le rose et le rouge au détriment de ce qu'il appelle les couleurs tristes comme le noir, le gris, le bleu et le vert délavé.

Enfin, il y a la question des caprices qu'il faut traiter aussi avec tact si nous ne voulons pas préparer l'enfant à la misère. Il faut reconnaître que l'enfant est un être très capricieux. André Comte-Sponville, reconnaissant que l'enfance est l'âge des caprices, indique qu'un caprice est « une volonté sans raison, sans durée ou sans force » (Comte-Sponville, 2001, p. 500).

C'est une envie subite et passagère, fondée sur la fantaisie, un changement fréquent imprévisible. Il faut reconnaître que beaucoup de parents par sensibilité n'arrivent pas à gérer les caprices de leurs enfants et finissent par les gâter. En effet, l'enfant a tendance à réclamer tout et même à gouverner à travers les pleurs. Lorsqu'il veut

quelque chose, il cri, lorsqu'il est en train de casser, il crie. Le plus souvent, lorsqu'il sent que ses pleurs n'ont plus d'effets, il se tait aussitôt. Rousseau dit : « Tant qu'il pleure, je ne vais point à lui ; j'y cours sitôt qu'il s'est tu. Bientôt sa manière de m'appeler sera de se taire, ou de jeter un seul cri » (Rousseau, 1969, p. 135). Notre réaction face à ses cris est donc déterminante.

Poursuivant l'idée de liberté de l'enfant, il faut le laisser s'exprimer en fouillant, en cassant, en escaladant. Si quelque chose se gâte, cela est imputable à notre légèreté, à notre négligence. Pour le gouverneur de l'Émile, « si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser [...], agissez exactement comme si le meuble se fut cassé de lui-même ; enfin croyez avoir beaucoup fait si vous pouvez ne rien dire » (Rousseau, 1969, pp. 158-159). C'est là un paradoxe du Gouverneur d'Émile pour qui la première éducation doit être négative au regard de la complexité de l'enfant à ce stade et par peur que des préjugés ne le détruisent.

L'originalité de cette approche est incontestable parce qu'elle rompt avec les pratiques anciennes qui tenaient l'enfant dans une seule posture. C'est l'autonomie véritable de l'enfant qui était en vue. Rousseau avait soupçonné que l'homme perdait beaucoup de ses potentialités du fait de son éducation surtout à un âge, qu'il a dénommé l'âge de la nature. Sa maïeutique, en vue d'assurer le plein épanouissement et la pleine autonomie de l'enfant, est pleine de précautions, de vertus.

## **2.2. Une éthique du jeu et du savoir**

Premièrement, Rousseau préconise de promouvoir le jeu dans l'éducation. Jouer, c'est tout ce qu'un enfant sait faire. Le célèbre pédagogue allemand Fröbel opinait : « Le jeu est le plus haut degré de développement de l'enfant car il est la manifestation libre et spontanée de l'intérieur, la manifestation de l'intérieur exigée par l'intérieur lui-même, selon la signification propre du mot jeu » (Fröbel, 1861, pp. 47-48).

C'est cette autonomie intrinsèque qu'il faut cultiver. Rousseau voudrait qu'on laisse les enfants jouer. Jouer doit même être leur métier à cet âge. Qu'on les laisse escalader des objets, qu'on ne s'inquiète pas trop pour eux car ils doivent apprendre d'abord la douleur. Il ne faut pas empêcher l'enfant de cet âge de bouger, sous

prétexte qu'il va se blesser. Nous devons le laisser explorer la nature, pour découvrir par lui-même ce que l'adulte ne saurait lui montrer. Si nous avons un rôle à jouer, ce serait de ne pas l'exposer aux choses et dans des endroits dangereux. Rousseau déclarait : « Je ne sais pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté se tuer, s'estropier ni se faire du mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscrètement exposé sur les lieux élevés, ou seul autour du feu, ou qu'on ait laissé des instruments dangereux à sa portée » (Rousseau, 1969, p. 160). Il faut saisir toute la dimension éthique et pédagogique du jeu et l'exploiter sagement pour se défaire du pédantisme infructueux et permettre à l'enfant de se construire lui-même. C'est dans ce sens que Rousseau promouvait l'astronomie, la géographie, le dessin au berceau. L'on doit prendre des précautions face aux machines de jeu de la technique moderne. Ce qui est sûr, avant de savoir marcher, « Émile n'aura ni bourrelets, ni paniers roulants, ni chariots, ni lisières » (Rousseau, 1969, pp. 136-137). Cette éthique rousseauiste du jeu est pleinement éclairante, surtout dans un univers dominé par le règne des gadgets technologiques.

Rousseau préconise de faire attention en choisissant les livres pour nos enfants car pour lui, le livre semble ne pas avoir sa place dans les premiers moments de l'éducation parce que la première éducation est celle du corps. Il trouve que le développement de la pensée, de l'intelligence passe d'abord par les exercices du corps, c'est-à-dire des membres, des sens qui constituent le terreau ou socle indispensable pour une éducation complète. Pour Rousseau, il n'est pas question de précipitation. C'est en ce sens qu'il déclarait : « Nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui » (Rousseau, 1969, pp. 206-207). Le livre peut avoir un impact négatif sur le développement de l'enfant. La formule célèbre de Rousseau sur ce point est bien connue : « Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas » (Rousseau, 1969, p. 210).

Toutefois, Rousseau recommande pour les premiers moments, *Robinson Crusoé*. Cet ouvrage est la parfaite illustration selon lui de la capacité de l'homme à s'auto-réaliser. Mais Rousseau voudrait le

roman débarrassé de ce qu'il a appelé son fatras<sup>1</sup>, comme nous devrions le faire d'ailleurs avec tous les livres si nous voulons bien éduquer. Parvenu seul sur une île, Robinson s'écria : « Moi, Robinson Crusoe, après avoir fait naufrage au large durant une horrible tempête, tout l'équipage étant noyé, moi-même étant à demi mort, j'abordai à cette île infortunée, que je nommai l'Île du désespoir » (Defoe, 1959, p. 62). Et il va survivre à la manière qui devrait aux yeux du gouverneur, servir d'exemple pour Émile. Le gouverneur déclare : « Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations [...]. Qu'il pense être Robinson lui-même » (Rousseau, 1969, p. 174).

L'éthique du savoir chez Rousseau aborde particulière le rôle de l'histoire dans l'éducation de la petite enfance. Le gouverneur ne voudrait pas qu'on trouble la quiétude enfantine très tôt avec l'histoire eu égard à sa complexité. Dans ce monde, soutient Rousseau : « il n'y a que les méchants de célèbres, les bons sont oubliés ou tournés en ridicule ; et voilà comment l'histoire ainsi que la philosophie calomnie sans cesse le genre humain » (Rousseau, 1969, p. 363). Tout ceci ne doit pas entrer dans l'esprit de l'enfant très tôt si nous ne voulons pas le pervertir dans l'œuf. C'est pourquoi, il souhaiterait qu'Émile soit étranger à ce spectacle de bonne heure.

L'on doit faire attention à l'usage des faits historiques ou des fables sur le plan pédagogique. Il y a une certaine sincérité dans la perspective d'une histoire universelle, objective à l'image d'un Thucydide que Rousseau vantait. « Thucydide est à mon gré le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger, mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes » (Rousseau, 1969, p. 365). Distinguer la vérité du mensonge dans la narration d'autrui, tel était l'objectif recherché plus tard avec Émile.

### **2.3. Une éthique de la foi et de la compassion**

Pour parachever l'éducation à l'autonomie de l'enfant, Rousseau s'est penché sur l'analyse éthique de la foi. La religion est un terrain

---

<sup>1</sup> Rousseau faisait allusion au contenu non nécessaire dans sa ligne éducative comme les débuts du naufrage et l'arrivée du vaisseau qui pourraient être du divertissement pour Émile.

glissant si bien que pour y inviter l'enfant, il faut faire preuve de perspicacité. Les parents ont tendance à transmettre volontairement ou involontairement leur religion aux enfants, ce qui n'est pas toujours opportun. Ainsi Rousseau dit : « Veut-on les rendre pieux ? On les mène s'ennuyer à l'Église ; en leur faisant incessamment marmotter des prières, on les force d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu » (Rousseau, 1969, p. 174).

Ne comprenant pas exactement ce qui se passe autour de lui, l'enfant assimile et même très rapidement tout. C'est ainsi que dit Rousseau « on dit à l'un que Mahomet est le prophète de Dieu, et il dit que Mahomet est le prophète de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, et il dit que Mahomet est un fourbe » (Rousseau, 1969, p. 391). De là, on finit par embrouiller et par égarer les enfants. Selon le vicaire, « Il vaudrait mieux n'avoir aucune idée de la divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indigne d'elle ; c'est un moindre mal de la méconnaître que de l'outrager » (Rousseau, 1969, p. 392).

Rousseau montre que l'enfant n'est pas encore apte à recevoir de telles idées. Il faut le préserver contre les contradictions religieuses parfois belliqueuses. Selon le vicaire de la Savoie, à l'image d'un certain Euripide, l'enfant ne croit pas en Dieu, mais à Pierre ou Jean qui lui disent qu'il y a quelque chose qui s'appelle Dieu. « Ô Jupiter ! Car de toi sinon rien, je ne connais seulement que le nom » (Rousseau, 1969, p. 391)<sup>2</sup>.

L'enfant n'a pas besoin de tout cela pour être sauvé eu égard à son innocence selon Rousseau, et ce qu'il faut craindre, c'est le fanatisme religieux dont les racines indéracinables peuvent se retrouver dans l'enfance. Pour le gouverneur, Émile devra être en mesure de choisir en temps opportun sa religion avec bon sens. Tel est l'idéal éducatif recherché par le gouverneur : former un homme averti, altruiste, capable de s'adapter à toutes les vicissitudes de la vie.

Pour avoir une personnalité irréprochable à l'âge adulte, l'enfant doit être bien éduqué à la compassion. L'une des vocations de l'éducation est d'adoucir le genre humain, de le rendre sympathique. Rousseau voudrait qu'on ne se précipite pas dans l'élan de rendre les enfants compatissants. Les enfants se moquent souvent de la

---

<sup>2</sup> Ici, Rousseau reprenait une idée de Plutarque dans son *Traité de l'amour*, trad. d'Amyot.

compassion telle que nous la concevons car il n'est pas rare de voir un enfant s'amuser, rire pendant qu'on pleure la perte d'un membre de la famille. Rousseau dit : « Voyez mon Émile : à l'âge où je l'ai conduit il n'a ni senti, ni menti. Avant de savoir ce que c'est qu'aimer, il n'a dit à personne : je vous aime » (Rousseau, 1969, p. 341). Et voilà toute la complexité de cette entreprise d'humanisation. En effet, à ses débuts, l'enfant ne saisit pas vraiment les notions abstraites de mort, de tristesse par exemple. Il faut tout un processus pour qu'il développe le sentiment de la pitié.

Dans ce processus, trois maximes d'une importance capitale doivent guider l'approche de l'éducateur selon Rousseau pour qu'elle soit éthique et non traumatisante. La première maxime dit ceci : « Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre » (Rousseau, 1969, p. 342). L'intention qui se cache derrière cette maxime est d'amener le jeune homme à faire son propre chemin, surtout à ne pas imiter les plus heureux. Pour ce faire Rousseau indique que « pour porter un jeune homme à l'humanité, loin de lui faire admirer le sort brillant des autres, il faut le lui montrer par les côtés tristes, il faut lui faire craindre » (Rousseau, 1969, p. 343).

La deuxième maxime donne ce conseil : « On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même » (Rousseau, 1969, p. 343). Cette maxime nous enseigne l'humilité et nous force à la sympathie véritable. En effet, pour Rousseau, les rois sont durs envers leurs sujets, les riches envers les pauvres parce qu'ils ne s'imaginent pas descendre un jour à cette place. Avec la conscience que ce qui arrive aux autres aujourd'hui peut nous arriver demain, on ne peut pas entretenir une certaine cruauté, une certaine sécheresse du cœur. Les hommes se sont toujours leurrés jusqu'au jour de leur chute, et finalement, ils se mettent à demander pardon. C'est pourquoi notre précepteur nous avertissait : « N'accoutumez donc pas votre élève à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables, [...]. Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien [...] » (Rousseau, 1969, p. 343-344).

Rousseau ouvrait ainsi la voie à une vie d'assistance et d'entraide mutuelle, à une véritable cohésion dans la sympathie à travers la prise

de conscience du statut d'homme foncièrement misérable dont la vie peut basculer à tout moment.

La troisième maxime stipule que « la pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent » (Rousseau, 1969, p. 344). Pour Rousseau, il suffit qu'il y ait un mal pour qu'on s'y intéresse. Cette maxime pousse la compassion à l'extrême, à la dignité ultime car on pourrait courir le risque de minimiser des maux fatals. L'enfant qui se développe dans de telles dispositions grandit humain. Rousseau clamait : « Apprenez à votre élève à aimer tous les hommes même ceux qui les déprisent [...] : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme ne déshonore point l'homme » (Rousseau, 1969, p. 346). C'est donc à l'éducateur d'adoucir son disciple.

À la quête de la réalisation d'une humanité véritable, le vicaire de la Savoie a élaboré une morale inédite dont l'exemple est le repère. L'ancienne morale était étouffante selon lui, car elle s'attachait à bourrer très précocement la tête du jeune de préceptes indigestes trop lourds pour l'enfant. Il critiquait la culture de la morale à travers le langage en ces termes : « Toujours sermonneurs, toujours moralistes, toujours pédants, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leurs en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien » (Rousseau, 1969, p. 363).

Nul ne voudrait entendre son fils proférer des mots blessants ou adopter un comportement extravagant. C'est pourquoi on s'efforce de mettre dans sa bouche des expressions de politesse qui peuvent prendre une autre signification et contraster avec sa conduite réelle. Pour Rousseau, tout ceci n'est que grimaces et grossièreté car on peut facilement remarquer que « s'il vous plaît signifie dans leur bouche il me plaît, et que je vous prie, je vous ordonne » (Rousseau, 1969, pp. 148-149). Ce qu'il veut montrer, c'est que les mots et les gestes ne suffisent pas pour asseoir une bonne moralité à un moment même où l'enfant aime le psittacisme.

Le vrai problème en éthique n'est pas dans le discours. C'est pourquoi, il préférerait un Émile verbalement grossier et intérieurement bon à un Émile poli en apparence. Il y a des questions qu'on ne souhaite pas entendre de la bouche des enfants et pourtant, c'est leur curiosité qui les anime. Et pour l'auteur d'*Émile*, à propos

de ces questions embarrassantes, « la manière la plus courte qu'une mère imagine pour s'en débarrasser sans tromper son fils, est de lui imposer le silence » (Rousseau, 1969, p. 348). Mais il doit être préparé à tout cela depuis le début car, s'il découvre qu'on tente de lui dissimuler quelque chose, tout est manqué. Avec leur curiosité, ils veulent tout savoir, mais ils se plaisent souvent à nous mettre au défi, puisqu'ils en savent beaucoup. C'est pourquoi, selon Rousseau, il ne faut ni tenter de répondre à toutes leurs questions au départ, ni faire mine de les fuir, mais faire en sorte que les suggestions viennent d'eux-mêmes. La vie se dessine partout si bien qu'il est difficile de savoir ce que notre enfant connaît ou ignore. L'ancien paradigme échoue et il est impérieux de s'inspirer de Rousseau si nous voulons garder notre crédibilité éthique devant les enfants.

L'usage de la force échoue aussi pour asseoir une moralité souhaitée. Il faut préférer l'exemple si nous ne voulons pas forcer l'enfant à l'hypocrisie, au mensonge et à la rébellion. Les enfants nous observent et tirent eux-mêmes des conclusions sur notre comportement. Ils se disent que si papa a fait ci, c'est que c'est bon et n'arrivent souvent pas à comprendre les mauvais traitements qu'ils subissent souvent. Rousseau dit : « Maîtres, laissez les simagrées, soyez vertueux et bons ; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos élèves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs [...] » (Rousseau, 1969, p. 175).

## **Conclusion**

Éduquer ne va pas de soi et toute bâtisse durable repose sur une fondation solide. En éducation, si la base est ratée, c'est toute l'humanité qui court à sa perte. Pour Jean-Jacques Rousseau, le berceau est crucial. Pierre Burgelin résume cela comme suit : « Dès le berceau, par pitié, complaisance, idolâtrie, indifférence ou cruauté, l'enfant se gâte ; il sort désormais de sa condition légitime. La nature se retourne contre elle-même et l'homme déjà se perd » (Rousseau, 1969, p. 34). Voici le problème auquel Jean-Jacques Rousseau s'est attaqué. En tentant de libérer l'enfant de la torture inhérente à la conception traditionnelle de l'éducation, il a insufflé une réflexion perpétuelle sur la nature et la situation de l'enfant au berceau grâce à laquelle l'humanité peut espérer un lendemain meilleur.

Cette prise de conscience a pour corollaire la responsabilisation des éducateurs qui devront intégrer bon gré mal gré toutes les valeurs cardinales nécessaires à la béatitude humaine tels que l'amour du prochain, l'altruisme, la vérité, la justice, la paix etc. L'enfant étant étranger à tout ça, son développement harmonieux ne peut se faire que sous le regard attentionné et le guidage bienveillant de l'éducateur selon le gouverneur d'Émile. Avec lui, l'éducateur devient un vrai guide. Jouant à l'ignorant devant son disciple et scrutant tous ses faits et gestes, il assure le développement complet du jeune.

Réussir une enfance saine, robuste, autonome et une personnalité apte à recevoir un enseignement moral sans complexe ni préjugés, tel était le dessein de Jean-Jacques Rousseau. L'œuvre éducative de Rousseau, à l'aube de la vie humaine qui prend en compte l'immensité de l'humanité, reste un viatique inépuisable. Il résumait : « Chaque esprit a sa forme propre selon laquelle il a besoin d'être gouverné, et il importe au succès des soins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme et non par une autre » (Rousseau, 1969, p. 160).

### Références bibliographiques

ALAIN, 1986, *Propos sur l'éducation* suivis de *Pédagogie infantine*, Paris, Quadrig/PUF.

AUGUSTIN d'Hippone, 2013 Août, *Les confessions*, Trad. M. Moreau 1864, édition numérique réalisée par l'abbaye Saint Benoit de Port-Valais (Suisse), Samizdat, août (Livre 1 chapitre IX).

COMTE-SPONVILLE André, 2001, *Dictionnaire philosophique*, Paris, PUF.

DE BEAUVOIR Simone, 1947, *Le deuxième sexe II*, Paris Gallimard, Page numbers refer to folio edition.

DEFOE Daniel, 1959, *Robinson Crusoé*, Traduction de Petrus Borel, Illustration de Michel Politzer, Présentation de Michel Tournier, Ed. Gallimard.

DEKEUWER-DEFOSSEZ Françoise, 1991, *Les droits de l'enfant*, Paris PUF.

FRCEBEL Frédéric, 1861, *L'éducation de l'homme*, trad. Par la Baronne de Crombrughe, Ed. Ferdinand Claassen, Bruxelles. P. 47-48. Cf. <https://books.google.com> consulté le 23/06/2024 à 22 :20

KLEINBAUM Nancy Horowitz, 1990, *Le cercle des poètes disparus*, Traduction d'Olivier Broca, Editions Michel Lafon.

La Bible, Éditions Alliance Biblique Universelle-Le Cerf, Paris (.N.T. 1971-A.T., 1975).

MORFAUX Louis-Marie, 1980, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin.

MORIN Edgar, 1999, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, UNESCO.

PIAGET Jean, 1988, *Où va l'éducation ?*, Bussière à Saint Armand (cher), DenoëlGonthier, Folio/Essais.

ROUSSEAU Jean-Jacques, 1969, *Émile ou de l'éducation*, Introduction, Traduction et notes de Pierre Burgelin, Paris, Gallimard.

SCHMID Jakob Robert, 1971, *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire*, édition revue et introduite par Boris Fraenkel, Paris, Maspéro.<https://excerpts.numilog.com/books/9782402579254.pdf> Consulté le 27/09/2024 à 10h42.

SEGOND Louis, 2010, *La Sainte Bible*, Ecclésiastique chapitre. 30, verset. 12.

TORAILLE Raymond et *al.*, 1972, *Psychopédagogie pratique*, Paris, Istra.